

je suis taché de mon amour comme on est taché de sang
mon amour mon amour fait mes murs à perpétuité

un goût d'années d'humus aborde à mes lèvres
je suis malheureux plein ma carrure, je saccage
la rage que je suis, l'amertume que je suis
avec ce bœuf de douleurs qui souffle dans mes côtes

c'est moi maintenant mes yeux gris dans la braise
c'est mon cœur obus dans les champs de tourmente
c'est ma langue dans les étages des nuits de ruche
c'est moi cet homme au galop d'âme et de poitrine

je vais mourir comme je n'ai pas voulu finir
mourir seul comme les eaux mortes au loin
dans les têtes flambées de ma tête, à la bouche
les mots corbeaux de poèmes qui croassent
je vais mourir vivant dans notre empois de mort

(L'Homme rapaillé)

COMPAGNON DES AMÉRIQUES

(extrait de la *Batèche*)

Compagnon des Amériques

Mon Québec ma terre amère ma terre amande
ma patrie d'halcine dans la touffe des vents
j'ai de toi la difficile et poignante présence
avec une large blessure d'espace au front
au-delà d'une vivante agonie de roseaux au visage

je parle avec les mots nouveaux de nos endurance
nous avons soif de toutes les eaux du monde
nous avons faim de toutes les terres du monde
dans la liberté criée de débris d'embâcle
nos feux de position s'allument vers le large
l'aïeule prière de nos doigts défaillante
la pauvreté luisant comme des fers à nos chevilles

mais cargue-moi en toi pays, cargue-moi
et marche au rompt le cœur de tes écorces tendres
marche à l'arête de tes dures plaies d'érosion
marche à tes pas réveillés des sommeils d'ornières
et marche à ta force épissure des bras à ton sol
mais chante plus haut l'amour en moi, chante
je me ferai passion de ta face
je me ferai porteur des germes de ton espérance
veilleur, guetteur, coureur, haleur de ton avènement
un homme de ton réquisitoire
un homme de ta patience raboteuse et varlopeuse

un homme de ta commisération infinie

l'homme artériel de tes giges
dans le poitrail effervescent des poudreries
dans la grande artillerie de tes couleurs d'automne
dans tes hanches de montagnes
dans l'accord comète de tes plaines
dans l'artésienne vigueur de tes villes

devant toutes les litanies

de chats-huants qui huent dans la lune
devant toutes les compromissions en peaux de vison
devant les héros de la bonne conscience
les émancipés malingres

les insectes des belles manières
devant tous les commandeurs de ton exploitation
de ta chair à pavé
de ta sueur à gages

*

mais donne la main à toutes les rencontres, pays
ô toi qui apparais

par tous les chemins défoncés de ton histoire
aux hommes debout dans l'horizon de la justice
qui te saluent
salut à toi territoire de ma poésie
salut les hommes des pères de l'aventure

(L'Homme rapaillé)

MICHEL VAN SCHENDEL

Né en 1929 de parents belges, à Asnières en banlieue de Paris, Michel van Schendel fait des études de droit avant de venir s'installer au Québec en 1952. Il s'implique rapidement dans les débats socio-politiques et littéraires et publie Poèmes de l'Amérique étrangère en 1958, puis Variations sur la pierre en 1964, à l'Hexagone. Cette première partie de son oeuvre est typique des préoccupations de l'époque: redécouverte de l'espace nord-américain, révolte, désir de ré-inventer l'homme en retournant à l'élémentaire. Dans les années soixante, van Schendel exercera diverses activités: journaliste, critique, traducteur, auteur de textes pour le cinéma, directeur de la revue Socialisme. Devenu professeur à l'UQAM, il observe un long silence poétique qu'il rompt en 1978 avec Veiller ne plus veiller, écrit en marge d'une grève à l'université. Depuis, l'oeuvre de Michel van Schendel paraît prendre un nouveau départ. Sa rétrospective, De l'oeil et de l'écoute (1980) comporte une large part d'inédits.

AMÉRIQUE ÉTRANGÈRE

Amérique Amérique
Terre carnivore aux brèches du désir
Amérique
Éponge humide des brasiers de ton sang
Lande d'yeux qui brûlent au fond de tes poubelles
Amérique Amérique de soufre
Amérique d'écorce hoquet des hurleries et saxo noir
des fous
Amérique tendue aux quatre clous des vents
Chiffonnière des nuages des cornes de fumée roulent
à la jetée du ciel cent taureaux tremblent à perte
d'envie dans tes loques de cris
Amérique d'angine peau de râpe cœur de givre toi
ma gerçure
Amérique concave enfant vieillot manne vaine
dont la mort n'est jamais blanche et dont la vie
n'est jamais rose
Amérique plaqueuse de goudron sur les barreaux de
ton bonheur
Amérique abattue abattoir de tes rouilles
Ivrogne du matin léchant des horizons de pluie
Terre de futur vague et de rencontre Amérique

Je ne te possède pas
 Je m'exaspère je ne te crains pas
 Je me surmène et je te veux
 Malgré moi contre moi contre mon sang
 Contre mes sens d'homme aiguisé
 Contre ma rage de tourbe et le sel de mon sang qui
 coule des marais de mes Flandres
 Contre mes déroutés menant d'aube à aube et sans pays
 trois fois
 Je te veux ton alliance à mon doigt
 Que je te mate et te cravache revêché
 Et te plante sous mes plafonds bas
 (Mes pays ont des cieux taillés à coups de
 couteau de migraine et d'humeur de cailloux
 Mes pays où saumurent les vents ô mon pays
 sous les mares)
 Je suis un homme de mes terres Amérique
 Je les porte pesantes
 pavées de glaise
 grisou d'exil
 Je les porte je me sépare je me cogne à ta poutre
 Amérique
 Je devrai me ruer contre tous les salpêtres et tous les
 bois ternis de mon sang
 Je devrai me jeter flèche sur les cris de mon passé et
 sur mes reniements
 Et je briserai les arbres tenant encore à la rengaine
 de ce cœur
 Et je lancerai la hache sur moi-même et je me
 retrouverai
 À nouveau créé pour la troisième fois de ma vie
 Et je serai le soc et la main qui le plante
 Et moi-même l'épaule et l'épaule
 Je rongerai le tremble de mes landes charnelles
 Je mangerai l'écorce et la racine de ce vieux mal de
 terre et je déterrerais les paroles du feu
 Je flotterai fleuve de liège flamme d'algue
 j'évoluerai dans le vertige
 Je serai ciel des épaisseurs mouvantes et roc primaire
 sous les pierres du vent

Je serai l'os de la rouille et je naîtrai
 forme et substance de craie au pays de la craie
 de la craie des visages sans air
 de la craie des neiges oubliées
 des bouches gelées
 des peaux froides et du feu sous la peau
 de la cendre explosée
 de la craie des ruelles amorties d'odeurs fauves
 de la craie des gratte-ciel
 gris sur froid
 bleu sur fer
 de la craie des arbres plantés droit
 douilles perdues qui n'ont pas percuté
 de la craie d'Amérique
 Amérique à peau double ma lutte
 terne et mauve Amérique serpent
 de poivre de glace ma violence
 Amérique à peau neuve mon cancer et mon double
 Et ma drogue
 qui creuse la main du dernier cri

(Poèmes de l'Amérique étrangère)

À fatigue à gorgée de nuit le contraireux
 Le chien de garde à colère aux lambris d'une brèche
 Ouverte bientôt comblée encore à creuser
 De la patte et du nez contrairement
 À qui voit l'inamovible face plane ventre plein
 Rien n'importe peu après l'étonnement
 La violence est nantie je le constate
 À petits pas tout petits à reculons de papier ficelle à tout
 petits paquets
 De sucre au bout d'une corde tôt levée relevée sur la saisie
 offerte aux dents
 À jeu de patience à la trame à semelle trouée
 Au jeu de l'équilibre entre la pierre et le puits le recul est
 de plus de deux pas de plus que l'avance d'un seul

JEAN-GUY PILON

Né à Saint-Polycarpe (Soulanges) en 1930, associé aux éditions de l'Hexagone dès leur origine, directeur-fondateur de Liberté en 1959, Jean-Guy Pilon a été le secrétaire général de la Rencontre québécoise internationale des écrivains et est président de l'Académie canadienne-française. Il a dirigé pendant plusieurs années le Service des émissions culturelles de Radio-Canada. Préfacé par René Char, les Cloîtres de l'été le fait connaître dès 1954. Son oeuvre toute de limpidité, conjuguant le bonheur d'être et le bonheur d'expression, a été rassemblée dans Comme eau retenue (1968).

LES CONSTRUCTEURS

Racines tordues à vaincre le feu
À cracher au visage des étoiles
La fertilité de la terre
Acre et noire
Sans dimanche et sans pardon

Et par-dessus
L'amoncellement de l'acier
À l'angle des poutres
L'homme
Comme une image
Et les cheveux de l'espérance
Étendus dans le vent

C'est ici que respirent et grandissent
Les constructeurs

DEVIENNE LA DROITURE

Les frontières accumulées
Se dissolvent à l'escale
Dans la nuit nouvelle
Qui recompose le monde

354

Mon pays porte le nom douloureux de mon amour
Ma ville est celle qui se donne
Aux parfums inégaux
Aux filles de même famille

Feux rouges feux verts
Ici partout ailleurs
Et des visages de fausse promesse
Parfois un corps d'allégresse
Détendu
Comme un noyé qui remonte les étages de la mer
Une pierre une borne un amer
Une pagée de plus le long de la route

Était-ce à Montréal à Paris à Amsterdam
À Copenhague à Florence peut-être

Que de mensonges derrière nous
Comme des globules inséparables
Le lever du jour la femelle le printemps

Que vienne la pluie sur mon espoir
Pour que les mains tendues au-dessus de la vague
Se rejoignent enfin
Dans le silence qui suit la parole

RECOURS AU PAYS

I

Parler comme si les très grandes voiles du matin ne
devient jamais disparaître. Ni les lumières qui abolissent les
horizons, ni la pluie, ni la nuit, ni rien.

Parler pour vivre, pour ouvrir les yeux et aimer. Pour
retrouver le village de sa naissance, enfoui quelque part sous
la neige sans mémoire.

355

Lancer des dards d'abeilles
La brûlure de son soleil

La force n'a plus de secret
Son monde plus rien de laid
Depuis ce temps où je tenais

Les ponts dans une cuiller
Dans mes mains un univers
D'acier de métal et de fer

(Les Armes à faim)

Je te convie au spectacle de la fatigue. La fatigue de trois heures qui sèche les éclaboussements de bruit, tait les grincements d'acier.

Plusieurs copains sont morts à trois heures. Ils ont plongé dans la mer épaisse de travail, sans remonter à la surface. Souvent je me rends au lieu où ils disparaissent. Un engrenage qui tourne encore dessine le remous par où descendent les hommes que j'aime.

Le soleil reviendra demain les éveiller brusquement et leur apporter comme un colis précieux une autre pièce de leur casse-tête de mort.

(Le Ciel fermé)

GATIEN LAPOINTE (1931-1984)

Né à Sainte-Justine (Dorchester), Gâtien Lapointe a séjourné en Europe avant de rentrer au Québec en 1962. L'Ode au Saint-Laurent, paru l'année suivante, est l'un des classiques de la poésie du pays, un long chant d'appartenance et de fondation. Par la suite, Lapointe fera carrière dans l'enseignement à l'Université du Québec à Trois-Rivières, où il dirige et anime les Écrits des Forges, devenue dans les années quatre-vingt la plus active des maisons d'édition de poésie à l'extérieur de Montréal.

Silencieux depuis 1967, Lapointe semblait amorcer une nouvelle étape de son oeuvre avec Arbre-radar, en 1980. Instaurée peu après sa mort, une fondation décerne annuellement un Prix de poésie Gâtien-Lapointe, attribué pour la première fois en 1985 à Michel Beaulieu.

ODE AU SAINT-LAURENT

(...)

Ce paysage est sans mesure
Cette figure est sans mémoire

J'écris sur la terre le nom de chaque jour
J'écris chaque mot sur mon corps

Phrase qui rampe meurt au pied des côtes

J'ai refait le geste qui sauve
Et chaque fois l'éclair disparut

Tu nais seul et solitaire ô pays

*

D'abord je te baptiserai dans l'eau du fleuve
Et je te donne un nom d'arbre très clair
Je te donne mes yeux mes mains
Je te donne mon souffle et ma parole
Tu rêveras dans mes paumes ouvertes
Tu chanteras dans mon corps fatigué

Et l'aube et midi et la nuit très tendre
Seront un champ où vivre est aimer et grandir

J'assigne le temps d'aujourd'hui
Je m'assure d'un espace précis

Le ciel tremble des reflets de la terre

Je m'élancerai du plus haut de l'horizon
Et nu je connaîtrai dans ma chair
Je me cherche à tâtons dans la terre
Je perce des galeries je creuse des puits
J'écoute les oiseaux je regarde les bêtes
J'imagine un modèle avec mes propres mains
Le doute et l'espérance éclaboussent mes yeux
La pluie et le soleil annulent ma mémoire

Je ne suis qu'un bloc de terre plein de racines

J'apprendrai par tous les chemins
Le temps me nommera

J'apprivoise et je noue j'épelle et je couronne
Je compare toutes les images du sang
J'adapte ma face à celles des heures
Je suis le chant du pain les verdure de givre
Je suis un paysage d'ailes et de vagues
Je me rêve dans un arbre dans une pulpe
Je touche de la main pour connaître mon cœur
Et ma voix est un jour et une nuit très proches

Je suis un temps jumeau et solitaire
Je suis un lieu de pollens et de cendres

J'ai toute la confusion d'un fleuve qui s'éveille

Quel arbre quelle bête m'indiquera mon chemin
Je pose dans l'instant les poutres de l'année
J'enferme dans un épi toute la prairie
Je fais de chaque blessure un berceau

Je recrée en moi les sept jours du monde
Je vais de souvenir en avenir
Je vais du cri du sang aux yeux de la beauté
J'essaie de voir et de parler avec mon corps

Je ne puis qu'êtreindre mon cœur en pleine nuit

O que sourde le premier visage de l'homme
Et que j'entende son premier récit

Je mêle ma langue aux racines enneigées
Je mêle mon souffle à la chaleur du printemps
Je m'imprègne de chaque odeur
J'invente des nombres j'invente des images
Je me construis des lettres avec du limon
Je plante des mots dans la haute plaine
Et cela surgit soudain à ras d'horizon
Comme un homme plein de barbe et plein de rosée

L'homme naît d'un frisson du ciel et de la terre
Je m'accomplirai dans les pas du temps

Je vois dans une phrase l'espace de l'homme

L'homme de mon pays sort à peine de terre
Et sa première lettre est un feuillage obscur
Et son visage un songe informe et maladroit
Cet homme fait ses premiers pas sur terre
Il s'initie au geste originel
Et ses poignets saignent sur la pierre sauvage
Et les mots écorchent sa bouche
Et l'outil se brise dans ses mains malhabiles

Et c'est toute sa jeunesse qui éclate en sanglots

Tout commence ici au ras de la terre
Ici tout s'improvise à corps perdu

Ma langue est celle d'un homme qui naît
J'accepte la très brûlante contradiction

Verte la nuit s'allonge en travers de mes yeux
Et le matin très bleu se dresse dans ma main
Je suis le temps je suis l'espace
Je suis le signe et je suis la demeure
Je contemple la rive opposée de mon âge
Et tous mes souvenirs sont des présences

Je parle de tout ce qui est terrestre
Je fais alliance avec tout ce qui vit

Le monde naît en moi

Je suis la première enfance du monde
Je crée mot à mot le bonheur de l'homme
Et pas à pas j'efface la souffrance
Je suis une source en marche vers la mer
Et la mer remonte en moi comme un fleuve
Une tige étend son ombre d'oiseau sur ma poitrine
Cinq grands lacs ouvrent leurs doigts en fleurs
Mon pays chante dans toutes les langues

Je vois le monde entier dans un visage
Je pèse dans un mot le poids du monde

(...)

(Ode au Saint-Laurent)

VIE ET MORT

Cœur apatride et seul,
Braie vive dans mon poing.

Ô violent voyage d'un mot!

Je n'ai rien appris,
Je n'ai rien compris que cet arbre
Qui s'agrippe à la terre

Et qui dit NON.

(Le Premier Mot)

à travers le frisson écoutant naître l'or et l'orange
dans le verre grumeaux d'ours de quartz de muscat —
brutes matières de langage — pénétrant dans l'énigme
qui tinte et nous dénude, repérant par éclats les sigles
du pers — originaire alphabet — tâtant, questionnant,
fiévreux nous accomplissant de renaître dans chaque mot
dans chaque instant trouant des sens — et l'autre homme
et l'autre femme avec le rêve de leurs mains liant sur l'os
du monde les pulpes et les veines — et ce mufler qui rejette
toujours au Nord notre enfance — palpant sur les murs du
caveau la très noble courbe, déchiffrant l'écriture de
l'hirondelle la gerbe d'étincelles sous le sabot du bison,
demandant dans le très jeune vent — anneau qui nous
séquestre Ô du creuset de l'espace — sculptant des signes,
modelant une parole dans un caillot de feu

(Arbre-radar)

JACQUES BRAULT

Né à Montréal en 1933, Jacques Brault a étudié la philosophie et enseigné la littérature à l'Université de Montréal. Avec *Mémoire*, paru en 1965 et réédité en France en 1968, Brault s'impose d'emblée comme un poète de tout premier plan, élégiaque et vigoureux, nommant et questionnant avec chaleur les êtres et les choses. Sa « Suite fraternelle » est un classique de la poésie québécoise. Auteur de recueils partagés entre la quotidienneté et une obscure tourmente, Brault est aussi l'un des très rares poètes du Québec à avoir élevé la traduction poétique au niveau de la création, avec *Poèmes des quatre côtés* (1975). L'essayiste de *Chemin faisant* (1975) parle d'autres poètes avec autant de rigueur que d'amitié: Grandbois, Saint-Denis Garneau, Miron, Juan García. Co-auteur de l'édition critique des œuvres de Saint-Denis Garneau, dont il apparaît l'un des héritiers, participant à de nombreuses émissions radiophoniques, Jacques Brault élargit son activité littéraire en 1984 avec un important récit: *Agonie*.

ANONYME

L'eau dans la rue se plaint d'une vieille plainte
Où se cassent des mouettes d'eau

Je ne sais ton nom je ne sais plus
Tant de formes humaines à peine coulent encore dans les
caniveaux

Doigts à l'ongle embué de paupières
Sourires au creux de l'aine
Visages disjoints de vieilles fenêtres

Tant de morts sans collier ni bannière
Fondent en la douceur de l'eau
Avril sur les tombes met une ombre de lumière

L'eau raccorde les petits espoirs
Agile et muette et sans bulles ni remous
Une volée de rires qui s'abattent dans la rue
Ô folie de l'eau

La plainte de l'eau tout bas à contre-courant de l'heure
C'est un murmure de lèvres blanches un froissis de
vieilles peaux

Tous ceux-là qui s'en vont se défont

Et toi éparse çà et là
Toi que je cherche parmi les cheveux qui s'allongent
vers l'égout

Mais l'eau mène bien son ouvrage et sa façon
Brodeuse fine des morts aux dessins compliqués
L'eau coule et recoud fait une belle étoffe longue
Et coule

(Mémoire)

ENTRE MARS ET VÉNUS

L'haleine du futur sur le dos de la main comme une plus
claire visitation

Doutance du corps au temps confié ô remuement de l'arbre
passager

Toute chose connaît sa chair à l'approche de l'appau et
de la glu

Toute chose ainsi qu'une petite bête mouillée qui secrète
son souffle

Toute chose retirée en la coquille de son refus
Voici l'heure où le minéral cherche sa respiration la
pierre bouge dans sa peau

Ô le cri de l'être arraché de son agonie
Chacun est pauvre d'une voix que le temps violente

Le temps coule sa pâte en chaque fissure
Le temps ramène la nuit au giron du jour
Et les morts sans cesse au bras du souvenir renaissent

La terre se retourne sur les peuples qui la composent
la terre où j'éprouve du pied ma place
Vieille berceuse où dorment les millénaires vieille
rassembleuse

PATRICK STRARAM LE BISON RAVI

Né à Paris en 1934, Patrick Straram arrive à Montréal en 1959. Vite intégré au milieu littéraire, il écrit des textes pour Radio-Canada mais se fait surtout connaître par ses articles sur le cinéma publiés dans de nombreux périodiques, dont Parti pris, Chroniques et Hobo-Québec. Ce n'est qu'après 1970 qu'il commence à publier des livres, qui tiennent à la fois du journal, de l'essai et du lyrisme le plus libre. Toujours excessive et éclatée, l'écriture du « Bison ravi » utilise tous les moyens (collages de citations, photos, références musicales et cinématographiques, fragments d'autobiographie) pour accuser le monde tel qu'il est et appeler la « vraie vie ». Irish coffees au No Name Bar & vin rouge Valley of the Moon (1972), long journal poétique d'un séjour en Californie, reste le livre le plus typique de la « poésie » de Straram, bien qu'un court extrait ne puisse rendre justice à une écriture volontiers proliférante qui s'exprime en textes-fleuves, jusque dans la série des Blues clair.

CULTURE FUTURE AMOUR À JOUR

Il y aura une fois...

one + one (les Rolling Stones)

Dianne + moi (les Rolling Stones)

une première nuit-acide sur le ranch Mar-Jon

la cabane un charnier décombres le mal que cela fait

le bien que cela fait le premier long cri dans l'amour

à l'aube après tant d'heures cirque crucifixion culminations

le cri d'un neuf risqué au lieu où tant est mort

mais c'est dingue! c'est dingue!

pour continuité la plus belle pour lien qui transmette vie

François de la Panam de tous ses voyages le premier d'acide

toutes ces chaînes! quelle souffrance! des défoncements

font enfin y voir clair

quelle première fois! retour en stop étonnés «stoned»

confirmation consécration «One + One» (les Rolling Stones)

après un Festival du Film 13

la vie quotidienne

plus d'écran mais quel cinéma!

mais c'est dingue! c'est dingue! **let it bleed**

je l'ai connue hôtesse à la salle de presse au Festival
je la connais un soir qu'ivre trop (moi) dans les bras
de Thierry le mal que cela fait
le bien que cela fait d'en parler comprendre s'éteindre aimer
je la connais dans le doute l'angoisse de démentielles
idées qu'avec d'autres...

il y aura une fois...

après une nuit Grateful Dead magistrale et bouleversante
avec Tom et Zaid et David

et l'amour brûlant léger tendre dans la chambre

Renaissance-Océanie de la rue Scott

un dimanche avant Noël

elle coudra de merveilleuses écharpes baroques

pour Martinique Labro Tom Zaid Thierry **des amis**

à Vati elle donnera une toile d'elle de chevaux comme

un rêve Jefferson Airplane

je la regarderai je la regarderai ô comme je la regarderai

comme jamais peut-être ému si près d'en elle à jamais

me dissoudre m'accomplir me noyer planer

et je lirai déchiré ébloui Les Souterrains réplique

l'autre possible

c'est dingue! Kerouac le Canuck et moi Québec libre

histoires de même passion et mêmes chimères et délires

mêmement à San Francisco

souper de riz de salade et de lait sur K.M.P.X. près

d'une heure les Rolling Stones

ô comment dire le vertige d'une telle entente désormais

cette confiance?

tout est résolu au cœur d'un accord que scelle le seul plaisir

d'être si parfaitement ensemble

elle coudra je la regarderai et je lirai l'unique électrisante

cantate Traffic de Kerouac

sans cesse de brusques attirances dingues nous enlaçant

l'un à l'autre si longues à calmer

il n'y aura peut-être pas même fin ou il y aura
pour Mardou et Percepid et pour Dianne et le Bison ravi
quoiqu'il arrive le moment d'un tel accouplement sans
plus d'ombres ni peur fait en vie.
Écrire ce texte.

22 décembre 69 (2 + 2 = 4), San Francisco

*(Irish coffees au No Name Bar &
vin rouge Valley of the Moon)*

Eh bien à la prochaine inclination de la balloune
Ha Ha Ha Ha
Oh avant de te quitter ARTAUD je dois te dire
Oui ANTONIN elle m'a quitté
Évidemment
Mais ça me fait du bien de savoir que tu sais
On se comprend si bien
C'est ça au 21 entre SCORPION et SAGITTAIRE
AUREVOIR

(Osmonde)

La lune-nuit à l'homme-pignon à l'homme-clos
La femme aux étagères tricotant ses troupeaux
Je suis muet au songe croissant de l'échange

Les globes épousent les menhirs
Ils lessivent ensemble des itinéraires exotiques

sous les planches aux commissures impeccables

Loin, très loin l'écale d'aube
l'amour carié
Pend aux falaises de l'intérieur

Ô grand murmure des miens tes bras font les hélices
Tout vent qui vent qui vient avance vers la mort
Tombe dans l'oubli abusif que secrète le sort

silence et ses vestiges friables

Tant et tant dans la banque des conifères

Mes doigts s'éteignent en remous froids
La hache brise la tête pivotante
sachet renversé se vidant dans le miroir

(Objets de la nuit)

SUZANNE PARADIS

Née à Québec en 1936, Suzanne Paradis se consacre entièrement à l'écriture depuis de nombreuses années, après une courte expérience d'enseignement. Auteur de plusieurs romans et d'un essai remarqué, Femme fictive, femme réelle (1966), elle collabore au Soleil comme critique littéraire et a été membre du collectif de la revue Estuaire. Son oeuvre poétique qui comprend plusieurs titres, s'inscrit dans la tradition du lyrisme intérieur. Ce langage trouve un renouvellement depuis les Chevaux de verre (1979).

POIDS D'ANGOISSE

La terre s'ouvre sous mon poids d'angoisse
elle tremble sous moi elle a montré
son ventre rugissant et sa nuit noire
et je vois s'enliser les peupliers
Je ne puis supporter que la lumière
s'éteigne et m'abandonne à mourir
qu'elle ne lacère plus le chemin
qu'elle ne distingue plus la maison
où j'avais des fleurs où j'avais des chambres
des cerceaux d'enfants suspendus partout
des seaux qui grinçaient remplis d'eaux de pluie
J'écoute battre en moi un cœur étrange
qui me frappe au cœur mille fois trop fort
toute chair chancelle et l'âme elle-même
est ce ravin fou qui gronde et qui roule
dans le sein des fleuves désespérés
Vous aviez un nom, même votre songe
traçait des anneaux des dessins parfaits
des cris familiers jaillissaient du monde
et vous habitiez le temps des mouroons
La terre sous moi se creuse une tombe
— ses effrois géants brisent le silence —
vous chasse à long cris, cède sous vos pas
elle vous reprend au fond de son ventre
vous berce et vous tord, vous arrache à l'herbe
aux hortensias aux pluies et aux femmes
au sommeil léger des veilles l'automne

quand on craint pour soi les voleurs de pommes
La terre trahit les noms et les formes
vous changez de chair et tournerez cendres
sans m'avoir laissé le temps d'oublier
la face inconnue qu'elle et vous trompiez.

(Pour les enfants des morts)

le temps en petites coupures la terre par bandes d'éternité
la silhouette de l'homme à son fil d'étoile une lame
entre les dents
ses bras trop grands ferment l'horizon
un humeur de tendresse lui ferme les yeux
son vêtement se perd dans la brou des armoires
le temps lui ressemble il a des cils sur les larmes et de la rosée
sous les ongles

c'est lui qui siffle au-dessus des os où il se perche
il dort moins souvent que jadis le temps en petites coupures
le prix de la nuit il étreint des soleils ronds et mous
des essais de planètes fraîches sortent de ses paupières
il crée il meugle aux couleurs dont sa bouche ruisselle
lui dont la silhouette ressemble à celle d'un pendu
la gorge tranchée par le cri il crée
et l'objet traverse son corps nu comme une aile de foudre
qui le tache de sang

(Les Chevaux de verre)

GUY GERVAIS

Né à Montréal en 1937. Guy Gervais a étudié aux Beaux-Arts et a poursuivi des études de philosophie avec Raymond Abellio, avant d'entrer au Ministère des Affaires étrangères à Ottawa. Auteur de nombreuses émissions sur la poésie, la philosophie et les religions pour Radio-Canada, il a écrit plusieurs recueils qui ont été rassemblés en 1969 dans Poésie I. Guy Gervais est un poète touffu, chez qui la nature et le corps interagissent dans une sorte de dérive angoissée.

Onglée après onglée parmi les déchirures
toujours cette faim des doléances
braisées sur les cils blancs marins
toujours l'inaltérable verdure de cendre croissant
un calme saumâtre brûle en des risières d'espoir suri
il ne saurait germer que la ronce des abandons perçant
l'air bleu de la peau
rongeant l'odeur d'os frais des sourires
les frissons inaudibles brisant la fleur vénérée des silences
l'œil attardé des soirs plus glaciaux sur toutes les
ambrosies
sur les deux chairs uniques, sur la floraison de soi, sur la
tiède récolte
Car le désert des veines porte le goût musqué
de ces marais choisis au cœur embaumé des nuits
et que le sang ne s'assouplit que dans la chute.

(Thermidor)

LE VERBE SILENCE

Plus rien, de sang de chair, que des images
vagues soulevées d'une mer sans limite de temps
Parfois l'affolement traverse des nuages gris
mais rien de plus, rien de moins, l'uniforme vie

Je plante au sol le rêve pour que grandisse un arbre de
flammes
qui dira un jour l'appel de son essence secrète.

J'aime une femme immobile face à mes voyages de sens et de sons
 les égarements glissent sans égarer son sourire ultime.
 Pourtant je recherche l'immobilité mais le désir s'immole
 sur ses lèvres sexuées
 son corps éperdument échappe entre mes doigts de terre et de tendresse
 le jour se redresse dans la nuit au milieu de l'astre froid
 femme du noir secret emporte mon soleil sur ton hymen brûlant
 recouvre-moi de tes bras, déchire la voile noir de la contemplation
 pour apparaître enfin avec moi à la lumière du nouveau monde
 traversant les eaux arrondies sur l'ovule du verbe silence
 je voudrais te connaître dans l'ampleur intense de l'intensité de ton ampleur

(Gravité)

MICHÈLE LALONDE

Née à Montréal en 1937, Michèle Lalonde devient, dès 1958, avec Songe de la fiancée détruite, l'une des figures les plus présentes de sa génération sur la scène poétique et intellectuelle. Ses positions sur la question nationale et la langue québécoise imprègnent aussi bien ses essais et articles, que ses textes poétiques, dont Speak white, l'un des plus connus de la poésie québécoise contemporaine, et qui a connu une large diffusion sur film et comme poème-affiche. L'essentiel de ses écrits engagés a été publié à Paris en 1979 sous le titre : Défense et illustration de la langue québécoise. Auteur de textes radiophoniques, de scénarios et de pièces de théâtre, Michèle Lalonde a enseigné à l'École nationale de théâtre. En 1984, elle devient présidente de l'Union des écrivains québécois.

SPEAK WHITE

Speak white
 il est si beau de vous entendre
 parler de Paradise Lost
 ou du profil gracieux et anonyme qui tremble
 dans les sonnets de Shakespeare

nous sommes un peuple inculte et bête
 mais ne sommes pas sourds au génie d'une langue
 parlez avec l'accent de Milton et Byron et Shelley et Keats

Speak white
 et pardonnez-nous de n'avoir pour réponse
 que les chants rauques de nos ancêtres
 et le chagrin de Nelligan

Speak white
 parlez de choses et d'autres
 parlez-nous de la Grande Charte
 ou du monument à Lincoln
 du charme gris de la Tamise
 de l'eau rose du Potomac
 parlez-nous de vos traditions
 nous sommes un peuple peu brillant
 mais fort capable d'apprécier

toute l'importance des crumpets
ou du Boston Tea Party
mais quand vous really speak white
quand vous get down to brass tacks

pour parler du gracious living
et parler du standard de vie
et de la Grande Société
un peu plus fort alors speak white
haussez vos voix de contremaitres
nous sommes un peu durs d'oreille
nous vivons trop près des machines
et n'entendons que notre souffle au-dessus des outils

speak white and loud
qu'on vous entende
de Saint-Henri à Saint-Domingue
oui quelle admirable langue
pour embaucher
donner des ordres
fixer l'heure de la mort à l'ouvrage
et de la pause qui rafraîchit
et ravigote le dollar

speak white
tell us that God is a great big shot
and that we're paid to trust him
speak white
parlez-nous production profits et pourcentages
speak white
c'est une langue riche
pour acheter
mais pour se vendre
mais pour se vendre à perte d'âme
mais pour se vendre

ah!
speak white
big deal
mais pour vous dire
l'éternité d'un jour de grève

pour raconter
une vie de peuple-concierge
mais pour rentrer chez nous le soir
à l'heure où le soleil s'en vient crever au-dessus des
ruelles
mais pour vous dire oui que le soleil se couche oui
chaque jour de nos vies à l'est de vos empires
rien ne vaut une langue à jurons
notre parlure pas très propre
tachée de cambouis et d'huile

speak white
soyez à l'aise dans vos mots
nous sommes un peuple rancunier
mais ne reprochons à personne
d'avoir le monopole
de la correction de langage

dans la langue douce de Shakespeare
avec l'accent de Longfellow
parlez un français pur et atrocement blanc
comme au Viet-Nam au Congo
parlez un allemand impeccable
une étoile jaune entre les dents
parlez russe parlez rappel à l'ordre parlez répression
speak white
c'est une langue universelle
nous sommes nés pour la comprendre
avec ses mots lacrymogènes
avec ses mots matraques

speak white
tell us again about Freedom and Democracy
nous savons que liberté est un mot noir
comme la misère est nègre
et comme le sang se mêle à la poussière des rues d'Alger
ou de Little Rock

speak white
de Westminster à Washington relayez-vous
speak white comme à Wall Street

white comme à Watts
be civilized
et comprenez notre parler de circonstance
quand vous nous demandez poliment
how do you do
et nous entendez vous répondre
we're doing all right
we're doing fine
we
are not alone

nous savons
que nous ne sommes pas seuls.

(Speak white)

SERGE LEGAGNEUR

Très tôt impliqué dans la vie culturelle de son pays d'origine, Haïti, où il est né en 1937, Serge Legagneur arrive au Québec en 1965. L'année suivante, il publie à l'Estérel ses Textes interdits, dont les amples coulées lyriques sont à la fois une dénonciation de l'oppression et un chant de foi en l'homme. Diplômé en psychopédagogie, Serge Legagneur a enseigné durant plusieurs années tout en étant lecteur dans une maison d'édition. Depuis 1980, son œuvre a pris un nouveau départ, notamment avec Inaltérable (1983).

CHIFFRES

roulette en mal de mer nous n'avons pas peur du vertige
tous les feux sont passés avec les vers du chenal
nos fanfares nos phalanges
et nous changeons d'ordure
les sens gardent intact leur goût de cendre
et la désolation porte le dais de l'insecte atrophié

raison fut à l'instinct
tout le prix du doute contre la tige
tout le poids du clou contre l'espace
les membres dissipés de trop d'éclairs
les faces remuées de trop de salive

roulette en mal de lait
le sable a perdu son goût de flamme sur le sexe sur le verbe
fallut-il nier l'étoile la vertu
malgré ces dés géants à face d'homme
malgré la joie la promesse les nombrils postiches
le rire franc contre la monnaie
avant nous après nous qui le sait il y a d'autres jours
les nuages sont passés dévorés de paupières les veuves
nous reviennent dans leurs muscles pardonnés
des suicides quotidiens
il était une fois le temps les contes
il ne faut pas pleurer Petit Poucet perdant tes cailloux blancs

GÉRALD GODIN

Né à Trois-Rivières en 1938, nationaliste de longue date, il remporte une victoire historique sur le premier ministre Robert Bourassa, comme candidat du Parti québécois en 1976. Auparavant, il avait été journaliste et notamment directeur de Québec-Presse. Collaborateur à la revue Parti pris, il fut directeur de la maison d'édition du même nom. La poésie des Poèmes et cantos (1962), des célèbres Cantouques (1967) et de Libertés surveillées (1975) se caractérise surtout par ses racines populaires, son parler québécois composite, mêlant l'archaïsme et le néologisme, la chanson et l'invective, la tendresse et la revendication.

CANTOUQUE D'AMOUR

c'est sans bagages sans armes qu'on partira
mon steamer à seins
ô migrations ô voyages
ne resteront à mes épouses
que les ripes de mon cœur
par mes amours gossé

je viendrai chez vous un soir tu ne m'attendras pas
je serai dressé dans la porte comme une armure
haletant je soulèverai tes jupes pour te voir avec mes mains
tu pleureras comme jamais
ton cœur retentira sur la table
on passera comme des icebergs dans le vin de gabelle et de
mûre
pour aller mourir à jamais paquetés
dans des affaires ketchup de cœur et de foin

quand la mort viendra entre deux brasses de cœur
à l'heure du contrôle
on trichera comme des sourds
ta dernière carte sera la reine de pique
que tu me donneras comme un baiser dans le cou
et c'est tiré par mille spanes de sacres
que je partirai retrouver mes pères et mères
à l'éternelle
chasse aux snelles

quand je prendrai la quille de l'air
un soir d'automne ou d'ailleurs
j'aurai laissé dans ton cou à l'heure du carcan
un plein casso de baisers blancs moutons
quand je caillerai comme du vieux lait
à gauche du poêle à bois
à l'heure où la messe a vidé la maison
allant d'venant dans ma berçante en merisier
c'est pour toi seule ma petite noire
que ma berçante criera encore
comme un cœur
quand de longtemps j'aurai rejoint mes pères et mères
à l'éternelle
chasse aux snelles

mon casso de moutons te roulera dans le cou comme une
gamme
tous les soirs après souper
à l'heure où d'ordinaire
chez vous j'ai ressoud
comme un jaloux

chnaille chnaille que la mort me dira
une dernière fois j'aurai vu ta vie
comme un oiseau enfermé mes yeux courant fous du cygne
au poêle
voyageur pressé par la fin je te ramasserai partout
à pleines poignées
et c'est tiré par mille spans de sacres que je partirai
trop tôt crevé trop tard venu
mais heureux comme le bleu de ma vareuse
les soirs de soleil

c'est entre les pages de mon seaman's handbook
que tu me verras fleur noire et séchée
qu'on soupera encore ensemble
au vin de gadelle et de mûre
entre deux cassos de baisers fins comme ton châle
les soirs de bonne veillée

(Les Cantouques)

CANTOUQUE MENTEUR

les Louis Riel du dimanche
les décapités de salon
les pendus de fin de semaine
les martyrs du café du coin
les révolutavernes
et les molsonnutionnaires
mes frères mes pareils
hâbleurs de fond de cour un jour
on en aura soupé
de faire dans nos culottes
debout sur les barricades
on tirera des tomates aux Anglais
des œufs pourris des Lénine
avant d'avoir sur la gueule
la décharge de plombs du sergent Dubois
du royal Vanndouze
à l'angle des rues Peel et Saint'Cat
c'est une chanson de tristesse et d'aveu
fausse et menteuse comme une femme
et pleureuse itou avec un fond de vérité
je m'en confesse à dieu tout puissant
mon pays mon Québec
la chanson n'est pas vraie
mais la colère si
au nom du pays de la terre
et des seins de Pélagie

(Les Cantouques)

APRÈS

Après le bison le renne
à mesure qu'avril avance
après les hardes décimées
entre le muskeg et l'étang gelé
le caribou met bas et je m'exile
à mesure qu'avril
après le bison le renne

à l'étréto dans le cierge et l'ogive notre feu se châtre
et vend aux idoles sa mort interminable

(Terre Québec)

ENTRE NOUS LE PAYS I

mieux que de la boue des printemps
mieux que des feuilles mortes et du vent ras ce mau-
vais marin de mes fièvres
de tes lèvres de tes lèvres à la fatigue du ciel rouge et
tendre ostenoir béant à nouveau l'aurore
de la riche saison de tes bras je m'élève et je me bats
par les muettes nuits de l'enfance défiée
petit batailleur aux genoux en sang je m'entête à re-
bours par tous les sentiers hagards par les tranchées et les
forêts vendues
je sangle pas à pas les anciennes terreurs et les fougères
délivrées m'enserrent nuptial

tu ne sauras jamais tu ne sauras jamais ce qui saisit
le monde en ce matin d'où je nais pour qu'il vienne ainsi
trembler à tes cils y boire son secret
et le secret de ma colère heureuse
de tes lèvres oh le sang chantant plus clair de la caresse
des couteaux fusant tournoi dans la clairière de ton corps
livré aux terribles fenaisons de la guerre

j'entends gémir la nuit de ton œil brun la plainte-mère
au nid feuillu de la rosée et la bête illuminée qui enfante
— ô profonde terre déchirée
d'où je m'érige droit parmi les herbes drues et les armes
du jour

non je n'aurai même pas ce sanglot d'être libre
dans le dur éclat de ma force je marche déjà sur les
blés amoureux
et le monde accablé sous ma brusque tendresse bête et
bave à mes talons à ma cuirasse

je crie ce jour de ma naissance au front tatoué de colère
du ciel enfin terrassé qui croule dans mes membres

(Terre Québec)

ENTRE NOUS LE PAYS II

*« Parce que je suis en danger de moi-même à toi
et tous deux le sommes de nous-mêmes aux autres. »*

Gaston Miron

les printemps étaient doux oui
doux saumâtres les printemps de mon pays
un lent malaise de charbon passait entre nos deux corps

oui
je t'aimais je souffrais les soleils étaient en prison
un lent malaise de charbon gâchait l'aurore entre nos
dents tu te souviens

j'allais à tes lèvres comme on retourne à la source
et toujours sur la piste muette s'abattait l'ombre blessée
à mort

du seul paysage de notre amour
ô toi et moi rives toujours désassemblées sur le deuil
infini des docks

et l'exil au long cri d'oiseau noyé dans la flaque du
petit matin

(Terre Québec)

L'AFFICHEUR HURLE

j'écris à la circonstance de ma vie et de la tienne et
de la vôtre ma femme mes camarades
j'écris le poème d'une circonstance mortelle inéluctable
ne m'en veuillez pas de ce ton familier de ce langage
parfois gagné par des marais de silence
je ne sais plus parler
je ne sais plus que dire

à l'étroit dans le cerge et l'ogive notre feu se châtre
et vend aux idoles sa mort interminable

(Terre Québec)

ENTRE NOUS LE PAYS I

mieux que de la boue des printemps
mieux que des feuilles mortes et du vent ras ce mau-
vais marin de mes fièvres

de tes lèvres de tes lèvres à la fatigue du ciel rouge et
tendre ostensorio béant à nouveau l'aurore
de la riche saison de tes bras je m'élève et je me bats
par les muettes nuits de l'enfance défiée

petit batailleur aux genoux en sang je m'entête à re-
bours par tous les sentiers hagards par les tranchées et les
forêts vendues

je sangle pas à pas les anciennes terreurs et les fougères
délivrées m'enserrent nuptial

tu ne sauras jamais tu ne sauras jamais ce qui saisit
le monde en ce matin d'où je nais pour qu'il vienne ainsi
trembler à tes cils y boire son secret

et le secret de ma colère heureuse

de tes lèvres oh le sang chantant plus clair de la caresse
des couteaux fusant tournoi dans la clairière de ton corps
livré aux terribles fenaisons de la guerre

j'entends gémir la nuit de ton œil brun la plainte-mère
au nid feuillu de la rosée et la bête illuminée qui enfante
— ô profonde terre déchirée
d'où je m'érige droit parmi les herbes drues et les armes
du jour

non je n'aurai même pas ce sanglot d'être libre
dans le dur éclat de ma force je marche déjà sur les
blés amoureux

et le monde accablé sous ma brusque tendresse bêle et
bave à mes talons à ma cuirasse

je crie ce jour de ma naissance au front tatoué de colère
du ciel enfin terrassé qui croule dans mes membres

(Terre Québec)

ENTRE NOUS LE PAYS II

*«Parce que je suis en danger de moi-même à toi
et tous deux le sommes de nous-mêmes aux autres.»*

Gaston Miron

les printemps étaient doux oui
doux saumâtres les printemps de mon pays
un lent malaise de charbon passait entre nos deux corps

oui
je t'aimais je souffrais les soleils étaient en prison
un lent malaise de charbon gâchait l'aurore entre nos
dents tu te souviens

j'allais à tes lèvres comme on retourne à la source
et toujours sur la piste muette s'abattait l'ombre blessée
à mort

du seul paysage de notre amour
ô toi et moi rives toujours désassemblées sur le deuil
infini des docks

et l'exil au long cri d'oiseau noyé dans la flaque du
petit matin

(Terre Québec)

L'AFFICHEUR HURLE

j'écris à la circonstance de ma vie et de la tienne et
de la vôtre ma femme mes camarades

j'écris le poème d'une circonstance mortelle inéluctable
ne m'en veuillez pas de ce ton familier de ce langage
parfois gagné par des marais de silence

je ne sais plus parler
je ne sais plus que dire

alors le soufre naissant, qui s'était condensé de l'humide radical terrestre jusqu'en la corolle, sera conjoint aux purs photons sidéraux, le fixe avec le volatile

tu pourras enfin recevoir, au milieu de ta demeure, jusque-là désolée par l'humeur colérique du Dragon,

l'Anima médiatrice

la promesse d'assouvissement, le don accordé contre tout espoir à ceux dont la confiance est inébranlable

quand la Rose aura passé au noir total, tu la mangeras tout entière

puis tu te lèveras et, sans aucune crainte, et même avec l'allégresse audacieuse des enfants, tu poursuivras ta route pleine de dangers au plus dense de la nuit

pourras-tu alors retenir le fixe feu secret en son lieu propre, là où seul il favorise la croissance de l'Enfant et sauras-tu le maintenir en une douce chaleur de nid de sorte que, surintense, pourtant il ne brûle pas mais au contraire conduise graduellement l'œuvre à un sûr achèvement?

le don de cette rose ouvre le mystère du Milieu-du-Monde

(L'Enfant doré)

RAOUL DUGUAY

Né à Val-d'Or (Abitibi) en 1939, Raoul Duguay se retrouve à Montréal vers 1965, récitant ses poèmes au perchoir d'Haïti avec Juan Garcia, Nicole Brassard, Gilbert Langevin. Il fonde avec Walter Boudreau l'Infonie, qui le fera connaître du grand public par des spectacles qui intègrent poésie, chanson, jazz, Bach, rock, musique contemporaine. Mêlé à plusieurs courants littéraires et contre-culturels, il donne entre 1966 et 1971 l'essentiel de sa poésie, évoluant de la musique syncopée à la vision cosmique. Après la dissolution de l'Infonie, il poursuit une carrière en solo dans le spectacle.

OR LE CYCLE DU SANG DURE DONC

Or l'aimé l'aimant à la talla talla la bilabiodentale appelle ses lèvres mellières ses muqueuses qui sécrètent ce liquide lovelace appelle le miel d'une bouche haute d'une bouche basse prépare ses sangs au murmure comme source musicale et ca dence ses dents du dedans donc danse déjà du pouls du souffle et du soupir très tôt son re

gard ressemble à cette voix d'abeille qui tourne autour d'elle d'aile en aile et revient d'une voie de fleurs bientôt chaque pore de la peau devient un alvéole où alvéole où nicher l'alléluia de l'instant si tant sucré (nous

sommes les fleurs et les abeilles) or

l'aimé l'aimant bouches belles et bonnes bouches en or bite de son corps la baise de toutes parts voici la loi de la langue et de la lèvre (qui ne portent plus ici la parole mais le geste du feu dans les fibres) donc

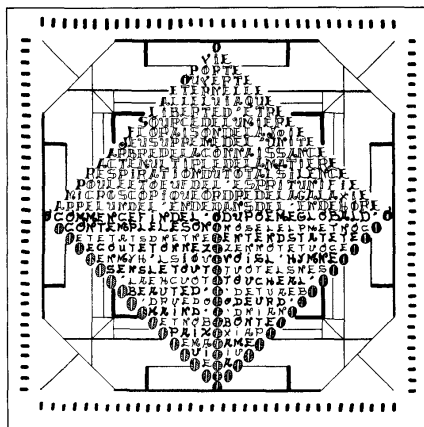
l'aimé l'aimant la lèche là où là où là où les lisses eaux se condensent sirupeuses d'arôme là où là

où plus tard muscles et nerfs en ce plus grand
 pore de son corps couronnent et pressent la
 tige carnée dure et droite qui
 traverse l'argile rose jusqu'à la fleur du
 cri (la joie du jeu) voici la lampée qui se love et se
 loge à petits coups de lamelles ainsi l'aimé
 l'aimant la lave de toutes ses nuits l'aimé l'aimant

s'avance en ses veines à la manière d'une
 marée de soleils dans le midi de ses
 chairs (ô ultime ouverture) couvre d'une caresse serpentine la
 surface et la circonférence de son âme mobile (la main se
 pose palmée plate et pommée de l'échine à la
 cheville la caresse s'étend par la paume et non par
 l'index et le pouce) l'esprit vibre et chavire dans le
 délire mais s'emmuscule du désir d'éternité l'espace enfin se
 résume en ce rythme du rite et s'élague de l'intérieur dans l'im-
 plon des sèves (ne plus dormir dans les femmes de cire se
 fondent l'une dans l'autre toutes choses vitales) à son œil le
 reflux du feu salé le signe que le cycle du sang s'est accompli le
 cycle du sang dure donc d'amour le cycle du sang dure donc

or l'aimée la belle trop pleine pleine de
 sang blanc le
 change en chair blanche [(le vin vif en
 pain) car il est dit que toute femme peut
 (avant que l'ange ne l'appelle) nourrir le
 christ le vrai celui qu'un homme sème avec sa
 verge avec son verbe et celui qui apprivoise la
 Colombe (mais ici les colombes sont
 rouges)] car le cycle du sang dure donc donc donc

(Or le cycle du sang dure donc)



(Manifeste de l'Infonie)

ô
 a a
 ma t a
 oui non
 tout rien
 fleur ortie
 oiseau vipère
 univers cellule
 ordre un désordre
 astérisme nébuleuse
 atome pain beurre feu
 air liberté eau esclave
 soleil champ ville ruelle
 planète terre globe luneaire
 lumière jardin ombre asphalte
 arbre joie jour nuit pleur peur
 maison table blé chambre province
 pays pierre temps espace poussières
 orient plein amour occident vide faim
 sourire caresse toi lui crainte travail
 bonheur printemps on eux muscles fer pied
 main sein femme bonté sexe bras femme roche
 cœur essence soif foi corps existence prison
 lumière feuille été jus automne plastique béton
 montagne cheval sentiers vallée automobile ciment
 œuf éclosion santé maman bombe explosion sang bobo
 musique étoile neige sapin cri sommeil crépuscule loi
 couleur rythme papillon jeu ver gris vitesse stop meute
 danse vague océan rivage sel accident visage écume coulée
 chant prière parole livre sol machine radio télévision plan
 dessin ligne courbe volume pas building argent electricité go
 fruit légume lait miel céréales hot dog hamburger steak patates
 enfant femme beauté paix: HOMME HOMME animal végétal minéral mù

(Lapokalipsó)

Né à Montréal en 1939, Michel Garneau travaille très jeune comme animateur radiophonique et publie à partir de 1962 une série de plaquettes intitulées Langage. Mais c'est durant les années soixante-dix, à la faveur de ses succès comme dramaturge (dont une remarquable traduction de Macbeth) que le poète se fait connaître, en particulier avec Moments (1973) et les Petits Chevals amoureux (1977). La poésie de Garneau repose sur un langage qui allie le plus grand prosaïsme à un lyrisme aux racines folkloriques, charnelles et populaires.

afin de se glisser entre la fenêtre d'hiver
 et la fenêtre d'été un papillon de nuit
 doit s'insérer délicatement par une fente humide
 il crève une eau qui fleurant ses pattes nerveuses
 plus fraîchement qu'une rosée roule par le bois
 dans une rainure ramifiée par un enfant malade autrefois
 collé à la vitre il fixe la lampe
 comme un fou fixe une serrure ou une lampe
 et c'est de l'inconscience que de lui en vouloir

(Langage)

(...)

loin derrière la réalité
 sont les futaillies et futaies
 les futés renards et les renardes de taille
 et les regards en retard accablés
 et les fûts que l'on voudrait entailler soi-même
 à grands coups de langue sur la broue de la bière qui piaille
 à verser dans des verres taillés dans de l'ancienne
 pierre de taille
 virée sable
 et plus loin
 encore derrière la réalité
 tous les futés renardent dans des taillis et des haies
 où viennent des filles pleines de fiançailles que l'on ment
 par la taille et que l'on détaille amoureusement
 loin loin loin derrière la réalité
 il reste des mots encore
 cri grondement grognement murmure

ANDRÉ BROCHU

Né à Saint-Eustache (Deux-Montagnes) en 1942, André Brochu a publié trois recueils, au tournant de la Révolution tranquille, avant de s'orienter vers la critique et l'enseignement de la littérature à l'Université de Montréal. Membre du groupe fondateur de la revue Parti pris, il publie par la suite de nombreux essais et un roman, Adéodat I. La littérature et le reste (1980) est un dialogue par lettres avec Gilles Marcotte. La poésie de Brochu témoigne avec originalité d'une époque décisive pour la littérature québécoise moderne.

ÊTRE MORT

Quel effort pour ne pas prendre la courbe des choses
Pour ne pas épouser la forme de son ombre

L'angoisse sue aux portes de la nuit
Le vent charrie des oiseaux taciturnes
Mêlés de rires
Et l'eau se berce aux bras de ses noyés

Quel effort pour ne pas
Prendre la courbe du temps

Quand l'astre dit minuit
Et l'horloge est silence
Et l'heure est prisonnière
De son déroulement

Libre captée
Visage d'agonie
Visage spolié

Quel effort pour ne pas être mort.

(Privilèges de l'ombre)

Né à Longueuil en 1949, Denis Vanier a exercé divers métiers dans le domaine de l'écriture, a été co-directeur d'Hobo-Québec et critique à Mainmise. Son premier recueil, Je, publié à 16 ans, est préfacé par Claude Gauvreau. Un premier tome de ses Oeuvres poétiques complètes paraît en 1981. Appartenant au courant le plus provocateur de la contre-culture, Vanier a écrit une douzaine de recueils qui sont autant de constats violents, volontiers obscènes, dénonçant un monde en décomposition, l'assumant dans une quête de sainteté.

DÉAMBULE

Les rues et les trottoirs tournoient aux yeux des passants affolés et nous nous aimions dans « China Town » aux murs et façades décrépits l'humidité vous broyait les os des oiseaux d'ébène pondaient des œufs couleur d'encens sur nos têtes d'enfants perdus que le brouillard dissimainait aux quatre coins de l'univers

nos vêtements étaient transis d'eau et de feu à l'aurée des cercueils multicolores

nous fumions des tabacs apocalyptiques et buvions le poison des fleurs rêvions aux fourrures micasiques qui pourrissaient face aux arbres tordus en leur fourrure de veines

les rues et les trottoirs tournoyaient aux yeux des passants affolés.

Des rivages abandonnés où gisent, errantes, des filles aux ombres de fleurs un souffle solitaire à la bise de ton corsage des nuits de sang... des nuits qui râlent un éternel poème.

Que s'ouvre l'étoile de ta pensée au silex de mon corps tant de songes en si peu d'années m'ont fait échouer au sable chaud d'une grève d'amour

que les cieus se nouent et meurent en d'innommables culbutes; trop souvent ils ont accroché nos regards... trop souvent ils ont broyé nos pensées

J'ai vécu à l'ombre de ta chair; si peu de jours m'étaient offerts pour naître à la vie que j'en suis mort d'impatience

MORT! vous entendez, je ne t'ai jamais vue, les rivages abandonnés n'ont jamais existé rien ne sera autant pour l'homme que ce cri de joie de ne pas être

Je suis mort! mort! MORT! et mon corps se dissèque dans le cerveau d'une autre.

LESBIENNES D'ACID

Ceci est tout doucement une invitation à venir suspendre vos lèvres dans une clôture d'enfant

pour que la révolution soit un piège de farine chaude une tente d'oxygène pour les indiens étouffés sous les bisons

nous nous mettrons tes cuisses de cuir à mon banc de plumes avec des paravents de moteur d'eau et l'extase de se fendre quand d'autres naissent sous la langue des animaux sera confite de belle paille de mer

mon effrayante juive mauve
mon poulet du christ au cou tranché

dois-je cueillir mon hashich
ou laver mes bêtes
quand tu coules
violente comme une église
sur les petites filles de la ruelle Desoto.

le vin de tes jambes me chauffe comme de l'urine d'agneau
tes ongles sont verts pour caresser les commandos
la nuit saoule au kummel
je voyage sur ton sexe de mescaline
déjà rosée et écartée
et éternellement fluide sous la main.

Les chiens magiques de la communauté
nous défendront contre le gluant couteau politique
et pour celles qui nous tendent leurs seins
quand nous souffrons d'abréviations circulatoires
pour celles-là
un gros singe massé la laveuse de sirop d'érable
et meurt avec nous dans son étui à crayons

TOUT À COUP GOÛT D'AIR MÉTALLIQUE
une femme qui me touche partout
signe pour moi:

l'ascenseur rapetisse et vous change l'urètre en plastique
la densité explose:

bourses à pasteur, lobes androïdes, saints filtres,
calculs révisifs

mon conduit nasal est une campagne
d'incinérateurs en collision.
Les sœurs grises de l'hospice macrobiotique
me brûlent des bouts d'épine dorsale
pour faire jouir leurs petits vieux
et je m'écrase

plogué en plein sanctuaire
quand les

**Malades sauvages de l'ordre établi
m'assomment à coups de Molson**

(Lesbiennes d'acid)

il lui tissait des machines lourdes
teintes dans le sucre du désert
et trempés dans l'acide fertile et le carnage
des doigts frottaient le bouton minéral
ses cheveux mêlés d'arêtes fines
ne pouvaient recouvrir sa blancheur
sous la fente gastrique
même avec un peu de cannelle
pour au moins rougir les yeux
il coupe silencieusement l'arôme
de ses ongles roses
et quand elle pleure il pense au sérum
dans les cimetières vivants et le silence

(Rejet de Prince)

NICOLE BROSSARD

Née à Montréal en 1943, Nicole Brossard fait des études en lettres et commence, avec Aube à la saison en 1965, une oeuvre poétique qui deviendra l'une des plus importantes de la période contemporaine. La même année, elle fonde avec Roger Soublière la revue la Barre du jour, où se regroupent les jeunes poètes et à laquelle elle restera associée jusqu'en 1979. A partir de 1968, Nicole Brossard participe à de nombreuses activités culturelles au Québec et à l'étranger. Avec la Rencontre des écrivains sur la femme et l'écriture en 1975, elle s'implique davantage dans la lutte féministe, notamment comme co-fondatrice du journal les Têtes de pioche et comme co-auteur de la Nef des sorcières, présentée par le TNM. En 1977, on la retrouve au Bureau de l'Union des écrivains québécois. Elle participe entre-temps à de nombreux spectacles ou récitals de poésie. Rassemblée dans le Centre blanc en 1978, son oeuvre poétique écrite jusqu'en 1975 se caractérise par un travail sur la signification et sur le fonctionnement de l'imaginaire, notamment dans Suite logique (1970) et la Partie pour le tout (1975). Cette recherche a beaucoup influencé la jeune poésie dite formaliste. La problématique féministe a ouvert à cette écriture réfléchie et contrôlée des domaines plus sensuels, comme en témoigne Amantes (1980). Nicole Brossard, qui a fait des interventions dans de nombreux événements culturels au Québec et à l'étranger, est aussi l'auteur de romans et d'essais sur l'écriture.

L'ÉCHO BOUGE BEAU

rayonnant nord sud avec des ramifications digitales pointées est ouest je ranime l'horizontale version de la terre rousse dessin vrai. Le souffle brûlé à force de giration: où d'où vient ce doux noir crinière levante appelée entendue des horizons les plus lointains ces lieux marqués au couteau quand passe la débâcle comme si le cœur en rond-point croyait au rendez-vous: voies ferrées bigarrées aux alentours libres du filet où tourne le rond-point mythique. Cela pourrait-il servir encore d'être atteinte écarlate au vif la hanche sillonnée l'ombre enveloppante. Cela pourrait-il encore

dans la nuit revêtir le casque d'acier urbain
croquis géant

le phosphore
être sonore authentique se mêler au dessin dehors
l'alternance du miroir à la vitrine y voir
un visage presque visage

(L'Écho bouge beau)

neutre ce qui fut dit
neutre ce qui emprunte tant
car de moi rien sinon
l'objet repeint hasardé
fictif l'emprunt par excellence
rien ne se confirme
c'est
ce qui ruine
ruine et merveille
du pareil au même
l'éclosion se fait mal
laissant croire qu'un jour
elle se fera divine
éclosion de rien pourtant

(Suite logique)

LA VERGE AU BEAU TARIF

(lui ravir le sens ravin. De l'autre côté l'artifice dort dans
le vert. L'ombre se succède d'heure en heure creuse et
sombre et qui me somme)

..... greffe sur la phrase
*o longtemps lointain suspendre sur mon ventre d'obs-
cures parallèles images et tatous âge suggestif de l'ongle
frôlant la cuisse la vallée s'en éprendre*

le corps doux d'audace
drogue lui ravir son sens
sa peau d'orange et d'olive
sa texture de couple envahisseur

(tu les soulignes d'un trait
comme le lit sous leur poids
leur plaisir)

..... et l'enfonces
donc corps à corps dans la touffe
la ramifiante de végétation
jusqu'à eux
les lieux du consentement et de
l'affirmation

les cases magiques

l'épiderme une grammaire gratuite
de silence toile d'impressions de
représentation
feu: l'artifice un parcours
le derme s'en détache les voyelles
illustrent
les éponges douces sur l'épi beau

le rapport certain qui existe
entre lui ravir le sens et
cases magiques

*

LA VERGE AU BEAU TARIF se soulève

(mais)

puisque les greffes
doucement les mots la
longent sans histoire

(Mécanique jongleuse)